

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



François Hébert, Martine Latulippe, Morgan Le Thiec

Michel Lord

Number 153, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71158ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2014). Review of [François Hébert, Martine Latulippe, Morgan Le Thiec]. *Lettres québécoises*, (153), 42–43.



FRANÇOIS HÉBERT

De Mumbai à Madurai. L'énigme de l'arrivée et de l'après-midi

Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2013, 129 p., 18,95 \$.

« Mon narcissisme est ouvert »

Une vie dans les livres, ça marque. Ça aigüise la plume et l'esprit, surtout celui des plus affûtés et des plus futés. François Hébert, professeur de littérature à la retraite, iconoclaste autoproclamé, mais se définissant modestement comme un critique littéraire, est de ceux-là.

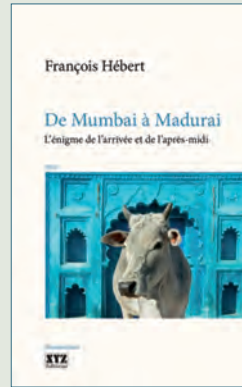
Son dernier livre, après au moins 24 autres, ne manque pas de panache. À la faveur d'un colloque sur la francophonie en Inde, le narrateur de ce « récit », Hébert lui-même, offre des notes de voyage en forme de *novella* (c'en serait une si le narrateur était fictif, ce qui pour moi ne change rien à l'affaire et donc m'autorise à considérer cette œuvre fort baroque et hors norme comme digne de figurer dans ma chronique). Je m'explique.

Contrairement à une certaine opinion, la nouvelle est un genre aussi polymorphe que le roman, embrassant dans son envergure et ses possibilités un fragment de quelques mots aussi bien qu'un texte d'une bonne étendue (qu'on pense aux longues nouvelles de Prosper Mérimée). La nouvelle est aussi un récit dont la forme peut être canonique — parfois proche du conte — ou non, se faisant expérimentale ou si libre, riche, métissée et baroque qu'elle peut être aussi déroutante ou disjonctée que *l'Ulysse* de James Joyce. C'est un peu le cas de ce *De Mumbai à Madurai*.

Peu d'histoire au sens traditionnel du terme ici, sinon que se dessinent au fil du texte les contours et les détours de la pensée d'un narrateur, plus discoureur et descripteur qu'autre chose de ce qu'il voit et juge dans ses pérégrinations indiennes. Il s'agit donc ici d'un discours avec une vue large sur les cultures et la littérature. C'est comme un balayage effectué par un esprit avide de réfléchir sur soi et autrui. Il se classe lui-même et annonce sa manière, prévient le lecteur : « Des dérapages possibles. / Mon narcissisme est ouvert, mais mon altruisme a ses limites. / On ne peut pas en dire autant de *Yolande Villemaire* dans son roman *India, India*, qui s'intéresse beaucoup à elle-même et à sa garde-robe » (p. 12).

Suivront des notations dans ce genre de désordre toujours fascinant sur des détails du pays visité, des mots, des auteurs, des films, des livres. Des dizaines d'œuvres universelles mais aussi québécoises sont convoquées, avec des citations mises en italique, commentées toujours en coup de vent, dans ce discours hachuré auquel ironiquement la femme de l'auteur participe en tant que critique interne — lecteur modèle — de ce qu'on lit : « Nathalie, lisant mes notes : *C'est long, coupe !* / Mais je suis têtue. *Tu es têtue.* / Elle est la Parque de ma prose. Elle a l'œil, le pif, le crayon qui tue. *J'en aurais quand même coupé davantage !* » (p. 65) Honnête tout de même...

Mais comme nous sommes dans le genre bref, ce n'est jamais très long, et surtout, dans ce jeu scripturaire (le sous-titre renvoie à Apollinaire), très coq-à-l'âne, pour *happy few* sans doute — que certains trouveront facile, d'autres difficile —, et qui fait feu de tout bois, on ne s'ennuie jamais. Du moins pas moi. Comme quoi une vie en littérature est encore la meilleure école pour savoir faire bien, bref ou long.



FRANÇOIS HÉBERT



MARTINE LATULIPPE

Les faits divers n'existent pas

Montréal, Druide, coll. « Écartés », 2013, 144 p., 17,95 \$.

« Le but est d'aligner des mots sans arrêter »

La quatrième de couverture nous apprend que Martine Latulippe « a publié quarante romans [pour la jeunesse] au cours des quinze dernières années ». Cela fait presque trois romans par année. La dame écrit beaucoup.

On nous annonce par ailleurs qu'« elle revient à ses premières amours » avec « un "recueil de nouvelles" au sens noble du mot "recueil" : fine architecture, trajectoire cohérente, aucun collage gratuit... Un véritable "livre" de nouvelles, comme il en existe trop peu ! » Rien de moins...

Mais d'où sortent ces idées saugrenues ? On se gave ici de mots. Qu'y a-t-il de si « noble » ici qui ne le serait pas ailleurs ? Qu'est-ce qu'on entend par cette « fine architecture » ? Et cette « trajectoire cohérente » qui serait un gage d'excellence pour un recueil de nouvelles ? En cette époque de postpostmodernité, ces propos nous laissent pantois.

Si encore les 22 nouvelles étaient à la hauteur... Où se trouve au juste la prétendue cohérence entre la nouvelle éponyme, qui ouvre le recueil, évoquant cette fille qui, avant de se suicider, laisse cette note absurde : « Les faits divers n'existent pas » (p. 14) et la nouvelle de clôture, « La veuve », qui énumère une série de morts « qui remplissent les pages de nos faits divers » (p. 138) ?

Sauf cinq textes, toutes les nouvelles ont paru en revue, ayant donc pour la plupart déjà passé l'épreuve de la publication. De fait, prises individuellement, elles ne produisent pas l'effet de monotonie qui me frappe à la lecture du recueil.

Voyons un peu en détail le contenu de ces « faits divers qui n'existent pas ». Il y a des morts, surtout. Dans « La maison blonde », un adolescent s'endort dans une maison qu'il est en train de cambrioler. Surpris au réveil par une fille, il se blesse en se sauvant et meurt. Dans « Le Bill's », un bar miteux, une femme tue par accident un



MARTINE LATULIPPE

client trop entreprenant. Dans « L'ange gardien », le narrateur surveille les gens qui veulent se suicider sur le pont de Québec et leur donne la poussée fatale. Il se sait psychopathe, mais se prend pour un ange gardien. Un homme se fait heurter par une voiture alors qu'il observe une femme (« Le rendez-vous »). Après avoir vu un graffiti qui la trouble, une femme tue accidentellement un adolescent le

long de la rivière Saint-Charles et s'enfuit (« Le graffiti »). Dans « Le dormeur », une femme a encore moins de chance, car elle est assassinée dans son bain le matin pendant que son mari dort toujours.

Il y a des vols, des viols, des agressions. Un homme est agressé par un être qu'il prend pour une petite princesse dans le métro (« Fin de soirée dans le métro »). Une femme craint un voisin un peu voyeur, mais espère qu'il lui vienne en aide le jour où elle est agressée par un violeur (« Un voisin inoffensif »). Dans « Le commando », le narrateur se trouve nul à 40 ans, se définissant comme « un gagne-petit » (p. 72) alors qu'il n'est qu'un vulgaire voleur. Pour se donner du galon, il forme un commando qui se retourne contre lui.

Une belle exception avec ce texte émouvant intitulé « Le pèlerinage » où un vieil homme retrouve goût à la vie après avoir voulu se suicider.

Et ceci, dans « La confiance », où la narratrice cherche à écrire sans arrêt, elle se demande quoi et pourquoi : « Le but est d'aligner des mots sans arrêter. » (p. 126)

Serait-ce là que le bât blesse dans ce recueil ? En dépit de la variété relative des scénarios, on reste avec l'impression que l'écriture en surajoute et finalement tourne à vide.

☆ ½

MORGAN LE THIEC

Je n'ai jamais parlé de toi, ici

Montréal, Pleine lune, coll. « Plume », 2013, 156 p., 20,95 \$.

Des « raisons [qui] glissent entre les doigts »

J'avais apprécié le premier recueil de nouvelles de Morgan Le Thiec, *Les petites filles dans leurs papiers de soie et autres nouvelles* (2009), mais je dois dire que le second ne provient pas de la même encre.

Dans son communiqué, l'éditeur soutient que l'auteure « excelle dans l'art de la nouvelle, ménageant toujours des chutes surprenantes », comme si l'art de la nouvelle tenait à ce cliché éculé. Et encore, à quel genre de chute a-t-on droit dans la nouvelle éponyme qui ouvre le recueil ? Un homme y revoit sa fille à Toronto après trois ans de séparation. Quelques jours plus tard, elle rentre à Montréal, et la « chute » révèle ceci : « Il se surprend à caresser ses longs cheveux blonds. On dirait de la soie. » (p. 23) Toute une chute ! « Le rêve de mon père » est un peu plus étonnant avec ce thésard qui se dit brillant et qui, obsédé par la figure d'un père ouvrier empêtré dans « l'impuissance de dire » (p. 32), décide après sa soutenance d'en finir avec la recherche et même la vie. La narratrice de « Adieu, l'Indienne » semble de son côté s'adresser à une amie qu'elle va retrouver, mais dans les faits elle se rend à ses funérailles. Autre image de mort dans « Le partage des cendres » où deux sœurs sont devant un notaire et rien de beaucoup plus. C'est de vide



MORGAN LE THIEC

qu'est remplie la vie de la narratrice, dans « Le chien », une femme qui, au bout du compte, « aimerai[t] vraiment que les relations entre les hommes et les femmes soient aussi simples » (p. 60) qu'avec les chiens. Une fille s'enlise elle aussi dans le vide et la banalité, dans « Michael Keaton et moi », en observant dans un centre commercial un caissier et des clients dont l'un ressemble à l'acteur qui joue Batman. Le fond de la chute est atteint depuis longtemps dans « Le naufrage » pour cette femme gavée de médicaments. Il en est de même de ce garçon,

dans « Quitter la scène, un dimanche de printemps », qui évoque « [l]e sang dans le ventre des regards, dans le ventre des sourires » et, inspiré, se dit ceci : « Du ventre des mots, j'extrayais d'autres mots. » (p. 82)

Il y a comme ça quelques embardées stylistiques dans ces 15 nouvelles à l'écriture autrement plutôt blanche et sans grandes aspérités. Ainsi, dans « Les mains de Pierre », une femme « dit non à Pierre », avec pour résultat que « [s]on refus avait rebondi aussitôt sur ses mots à lui » (p. 137). Il faut savoir prendre la balle au bond. Plus tard, la pauvre constate que « [l]es raisons lui glissent entre les doigts comme du sable » (p. 138). Ça, c'est plus délicat.

Ce recueil, on le voit, peut laisser perplexe. Comme quoi les livres se suivent et ne se ressemblent pas.